

Marguerite Jouve reportrice en Espagne de la victoire du *Frente popular* aux premiers mois de la guerre
Stéréotypes envers les Espagnols et posture de la journaliste

ANNE MATHIEU

UNIVERSITÉ DE LORRAINE ; MEMBRE DE PLURIELLES (BORDEAUX-MONTAIGNE)

anne.mathieu@univ-lorraine.fr

Lorsque la rébellion éclata, je me trouvais en Espagne depuis un an. Mais antérieurement, au cours d'un voyage de trois mois, j'avais parcouru en tout sens ce pays. J'ose dire que je le connais bien, puisque « aimer c'est comprendre ». J'y avais de nombreuses relations dans les milieux intellectuels de gauche (Jouve, 1937 ; 5)

1. Le reporter fait montre de sa connaissance du lieu où il est, du « terrain » où il officie, et la journaliste Marguerite Jouve (1903-1963) n'échappe bien entendu pas à ce canon thématique discursif. Elle le convoque souvent, par exemple dans les reportages qu'elle livre tout d'abord au moment des élections du *Frente popular*, entre le 15 mai et le 11 juillet 1936. Son premier reportage est effectué de Madrid, pour *Vendredi*, l'hebdomadaire intellectuel du Front populaire, dirigé par les écrivains André Chamson et Jean Guéhenno et la journaliste Andrée Viollis – les trois individus représentant les trois tendances de la coalition du Front populaire. Les cinq autres reportages, provenant du même endroit (et aussi d'Alcalá de Henares, à côté) sont publiés « De notre correspondante à Madrid », dans *La Flèche de Paris*, hebdomadaire du mouvement frontiste dirigé par Gaston Bergery. Marguerite Jouve travaillera pour ce dernier pendant la guerre, en tout cas au début de celle-ci, ses articles étant cette fois-ci précédés de la mention « Par notre envoyée permanente à Madrid ».
2. En 1937, elle fera paraître aux éditions Flammarion un ouvrage de reportages, *Vu, en Espagne, février 1936-février 1937* dont paraîtra un

extrait en février 1938 dans *Russie d'aujourd'hui*. Découpé en cinq parties précédées d'une introduction dont sont extraites les lignes citées en début de mon propos, *Vu, en Espagne* reprend un certain nombre de passages de ses reportages publiés dans *La Flèche*, et même deux de ses reportages en entier pour l'une de ses parties, tout en comportant, ce qui n'a rien d'étonnant, quelques modifications et des ajouts. Profitons-en pour préciser que Marguerite Jouve est également l'auteure de plusieurs romans (dont *Nocturne*, 1930) et d'essais (dont *Torquemada grand inquisiteur d'Espagne*, 1934), et qu'elle collaborera à la rubrique « ... et maintenant, une histoire », du quotidien *Ce soir*, qui sera créé en mars 1937 par le parti communiste et co-dirigé par les journalistes-écrivains Louis Aragon et Jean-Richard Bloch.

3. Le peu de renseignements que nous possédons sur Marguerite Jouve est heureusement complété par une critique littéraire sur son *Vu, en Espagne*, publiée par une grande reportrice sur laquelle nous avons également travaillé, Germaine Decaris, du fait de son implication pendant la guerre d'Espagne et auprès des réfugiés en France (Mathieu, 2021)¹. Dans le quotidien libéral *L'Œuvre* du 13 février 1938, celle-ci indique :

Jouve, peu de temps après la déchéance d'Alphonse XIII, avait délibérément quitté Paris pour aller habiter l'Espagne. La guerre civile la trouva à Madrid. Avec bien d'autres elle eût pu, à ce moment, rentrer à Paris. Lorsque les bombardements de la capitale commencèrent, elle eût pu accepter la place qu'on lui offrait, dans les voitures consulaires, renoncer à un séjour devenu périlleux. Elle ne voulut pas quitter l'Espagne. Elle voulut demeurer parmi ce peuple devenu si grand dans le malheur. Ce n'est que malade, épuisée, qu'elle consentit à regagner la France (Decaris, 1938 ; 2).

4. À l'autoportrait de Marguerite Jouve, Germaine Decaris ajoute une autre dimension discursive récurrente du reportage de guerre : la nécessité de l'information, et, à celle-ci corrélée, le risque encouru, la confrontation au danger. La reportrice Decaris, devenue critique l'espace d'une colonne, remplit son office : le lecteur se procurera *Vu, en Espagne* avec avidité, et le lira avec confiance.
5. Une confiance que s'emploiera à activer constamment la journaliste Marguerite Jouve. Le 29 août 1936, elle publie dans *La Flèche* un reportage intitulé « La Marne espagnole ». Elle y fait part de son « admir[ation] »

1 Ce présent texte est celui de notre intervention prononcée le 11 octobre 2019 dans le cadre de l'Atelier sur l'Histoire des Femmes dans l'Aire Hispanique Contemporaine (CRIIA-UR Etudes romanes-UPN), organisé par Christine Lavail et Allison Taillot

pour le peuple espagnol, sentiment dont elle s'entretient avec fréquence ; et s'en prend avec détermination à l'un des stéréotypes sur celui-ci :

Lorsqu'on mesure de quel abîme s'est arraché, par la seule force de sa foi et de son enthousiasme le peuple espagnol, comment ne pas admirer. Et comment ne pas faire amende honorable...

Car, enfin, qui donc, aussi bien parmi les intellectuels espagnols que parmi les hispanophiles les plus sincères, s'est jamais privé de railler la légendaire indiscipline de ce peuple, ou même de s'en irriter ? Or, voici que nous l'avons vu, au sein du plus affreux, du plus total désordre qui se puisse concevoir, montrer qu'il est riche d'une discipline interne stupéfiante (Jouve, 29 août 1937 ; 3).

6. Grâce à sa connaissance acquise sur le terrain, la reportrice peut faire preuve d'humilité, remettre en cause ce qu'elle pensait jusqu'alors être son savoir sur le peuple espagnol, fût-il stéréotypé. Ainsi gagne-t-elle la confiance du lecteur ; ainsi assoit-elle d'autant plus sa connaissance auprès de celui-ci.
7. Précisons toutefois que ce réajustement ne comporte pas comme seul enjeu celui de s'attaquer à un cliché « légendaire ». Il s'inscrit sans en avoir l'air dans le débat journalistique doxologique du camp antifasciste. Fin août 1936, arguer de la « discipline interne » du peuple espagnol, c'est induire en effet qu'il est prêt à faire la guerre et le dévêtir de tous ses habits révolutionnaires auxquels est associée la plupart du temps son *indiscipline*. Le réajustement de Jouve est donc plus politique qu'il n'y paraît.
8. Il est intéressant, en outre, d'indiquer que cette notion de « discipline », « stupéfiante », donc, selon elle, est à rattacher à une autre réfutation qu'elle a effectuée au moment des élections du *Frente popular*. L'idée de l'immaturité politique des Espagnols est alors en vogue dans les colonnes de nombreux périodiques y compris antifascistes, mais, elle est récusée par plusieurs journalistes du même camp. À rebours de tous les stéréotypes dépréciatifs, Marguerite Jouve impose son savoir de reportrice au lecteur, le 15 mai dans *Vendredi* : « Je crois qu'il est impossible de rien comprendre aux choses d'Espagne tant qu'on n'a pas conscience du réalisme absolu de son peuple. Nulle part ailleurs on ne se hâte davantage de donner une forme concrète aux idées » (Jouve, 15 mai 1936 ; 3).
9. Elle réitère, dans le numéro suivant de l'hebdomadaire : « [...] la nature réaliste du tempérament espagnol qui, répugnant aux idées pures, exige un visage où accrocher sa confiance, sa haine, sa colère et son espoir » (Jouve, 23 mai 1936 ; 4).

10. Ce réalisme n'est donc pas intellectuel et trouve probablement son essence dans le fait que l'on ait affaire à, écrit-elle dans *Vu, en Espagne*, un « peuple sentimental » (Jouve, 1937 ; 12). Dans cet ouvrage, consignant le bilan fructueux des troupes républicaines au bout de plusieurs mois de guerre, elle analyse :

[...] les vraies raisons de ce succès ne relèvent pas de la raison raisonnante. Il faut les chercher dans cette particularité de l'âme espagnole, cette espèce d'absurdité grandiose qui lui permet de trouver son équilibre dans une atmosphère qui, pour tout autre, relèverait de la folie.

Ce peuple étonnant, si réaliste en art, en amour, n'est jamais guidé, au fond, que par l'irrationnel (Jouve, 1937 ; 135).

11. Pour quelqu'un qui souhaite se positionner à rebours des clichés, la remarque ne manque pas de sel paradoxal. En somme, le peuple espagnol serait... discipliné et irrationnel. Une thématique topique stéréotypique semble alors établir une corrélation entre deux notions aussi disjointes : la « passion ». Retraçant la période des élections, Jouve note dans son ouvrage : « Les Madrilènes, allègres, car rien ne les met de meilleure humeur qu'une bonne discussion politique, déambulaient dans les rues en échangeant des pronostics » (Jouve, 1937 ; 15). La gaieté alliée à l'effusion des échanges : nous sommes bien en Espagne... Une centaine de pages plus loin, consacrant plusieurs de ses relations aux bombardements, elle décrit : « En ce temps-là, tout au moins, les madrilènes se refusaient à descendre dans les abris. Ces badauds-nés, ces amants de la rue, s'immobilisaient dans la rue, regardaient en l'air et discutaient avec passion » (Jouve, 1937 ; 155).

12. Belle expression métaphorique que celle de « ces amants de la rue ». Elle a de plus l'atout de condenser une réalité culturelle et un stéréotype particulièrement vivace de l'autre côté des Pyrénées – cet autre côté auquel son livre s'adresse – et que tout le monde peut saisir. La reportrice n'est cependant pas à l'abri du manque d'invention stylistique quand il s'agit de broser le portrait d'un peuple immédiatement intelligible au lecteur français. Comme d'autres de ses confrères, elle va chercher – point trop loin, nous allons nous en apercevoir – du côté de personnages universellement « légendaires », pour reprendre son terme usité à un autre propos.

13. Dans *La Flèche*, elle publie en septembre-octobre 1936 un reportage en deux volets, « À travers les campagnes espagnoles en armes » – qui sera repris intégralement dans son ouvrage. Le premier volet, sous-titré « De Madrid à Cordoue », entraîne avec lui le lecteur dans les montagnes espa-

gnoles, évocation du paysage dans laquelle on intègre des portraits d'autochtones croisés ou interviewés, des portraits individuels que nous qualifierons de « collectifs » car ils donnent à voir une image de L'Espagnol. Voici notamment ce qu'on peut lire dans ce reportage :

Maintenant, don Quichotte (comment pourrait-on en douter ?) a revêtu le « mono azul » du milicien, ce strict vêtement qui redonne à l'homme la silhouette du chevalier en cote de mailles ; il trotte de petit-poste en petit-poste sur sa jument famélique et infatigable ; lorsque volent les avions qui inspirent aux paysans une terreur *quasi* superstitieuse, c'est lui qui leur souffle à l'oreille une fable absurde et magnifique qui leur permet de ne pas lâcher pied. Derrière lui, son inséparable Sancho. L'écuyer faraud et dévoué, je l'ai entendu tout récemment me parler par la bouche d'un milicien [...] (Jouve, 12 septembre 1936).

14. Sans plus besoin d'éléments descriptifs, le lecteur français voit se matérialiser devant lui une Espagne ancestrale sur laquelle le temps n'a pas de prise, une Espagne fantasmée sur laquelle la réalité prend corps réel. Une alliance de l'étrangeté et du sensible, lui rendant ses voisins espagnols d'autant plus proches. Sacrifier à ces évocations entraîne toutefois la plume dans des travers comparatifs qui nous laisse interrogatifs : on soulignera en effet la curieuse assimilation du « mono azul » à une « cote de mailles », à un « strict vêtement »... Les journalistes communistes voulant justifier la militarisation des milices quelques mois après ne parviendront pas à faire mieux.

15. Plaisanterie mise à part, on relèvera également un autre portrait « collectif », issu, lui, de *Vu, en Espagne* :

Face aux militaires félons, aux aristocrates qui conjuraient à grands cris l'ombre des Rois catholiques et ramenaient les Maures sur le territoire de la patrie reconquise, le peuple de Madrid, en ce 18-19 juillet, me donna de contempler le visage de l'hidalgo, scrupuleux gardien de son honneur (Jouve, 1937 ; 44).

16. Mais si ce passage retient notre attention, c'est surtout parce qu'il fait surgir, grâce à la mention de « l'hidalgo », le motif axiologique de l'« honneur ». Celui-ci s'inscrit en effet dans le discours stéréotypé sur les Espagnols, car il se rattache à la thématique topique du – fameux – orgueil espagnol dont fourmillent d'occurrences les articles de l'époque. Ainsi Jouve raconte-t-elle un certain nombre d'anecdotes alimentant cette thématique, ou plutôt ce qu'elle nomme dans son ouvrage « la douloureuse fierté de leur race » (Jouve, 1937 ; 11).

17. Les exemples ne manquent pas ; citons-en deux. Lors d'une pérégrination peut-être aux alentours d'Alicante, après avoir « demand[é] à une famille de bien vouloir nous préparer quelques aliments », elle précise : « Mais il nous fut impossible de les payer car le refus était formulé avec ce grand air de dignité castillane qui aurait fait de toute insistance une injure » (Jouve, 1937 ; 99). Et, alors qu'elle est sur la route d'Aranjuez, avec des combattants et des confrères journalistes, elle relate l'histoire suivante. Rencontrant des soldats en provenance de Talavera et essayant de regagner Madrid, l'un d'eux confie : « [...] Nous n'avons rien mangé depuis deux jours ». Réaction de Jouve :

Je ne sais comment, deux petits pains se trouvaient dans la voiture. Vite je les offre. Mais la fierté de ces malheureux se réveille devant cette offrande trop pareille à une aumône. Ils refusent, font mine de s'éloigner. Pourtant, l'un d'entre eux, plus las, étend sa main et, sans rien dire, il divise les pains en autant de morceaux qu'il a de camarades (Jouve, 1937 ; 127).

18. Dans cette dernière anecdote voyons-nous convier aussi l'admiration pour le peuple espagnol, indiquée en début de notre intervention. Une admiration qui provient certes de la connaissance que la reportrice possède, mais qui est également renforcée par ce qu'elle voit en couvrant la guerre. Dans son reportage du 12 septembre 1936, elle indique combien la réalité présente du pays correspond à son histoire :

J'avais beaucoup parcouru les routes d'Espagne au temps de la paix. [...] Je savais aussi pour l'avoir appris comme tout le monde, quelle résistance indomptable des paysans mal armés avaient opposée aux armées napoléoniennes (Jouve, 12 septembre 1936).

19. Mais une histoire sublimée par cette « guerre civile », par cette « résistance » vue à Madrid : « Au cours des huit mois de guerre civile que j'ai vécus en Espagne, rien ne devait autant m'impressionner que l'attitude du peuple madrilène en ces jours de 18 et 19 juillet » (Jouve, 1937 ; 43). « Admirer » antérieurement, « impressionner » ici, les verbes se multiplient chez la reportrice pour attester de cette admiration. Celui d'« émerveille[r] », même, apparaît, et ce, dans un contexte surprenant, puisqu'il s'agit de celui de bombardements sur Madrid :

Une fois de plus le sang-froid de cette foule espagnole, réputée si impressionnable, m'émerveille. Chacun, évoluant avec art et sérénité au milieu de la fusillade, se met en devoir de rentrer chez lui. Une habitude séculaire de la bataille de rue guide les gestes de ces passants et leur permet de juger avec calme la situation. Moi qui ne peux m'appuyer sur une tradition aussi solide, je m'en rapporte à l'inspiration et à la chance (Jouve, 1937 ; 52).

20. La thématique de l'admiration apparaît de nouveau pour contrecarrer un cliché sur le peuple espagnol, « impressionnable ». Et, là encore, le savoir livresque se fonde avec aisance dans la réalité de la rue, sa vérité : la reportrice montre la réalité, tout en lui fournissant une explication intellectuelle. Une connaissance dont elle peut s'entretenir explicitement, dans *Vu, en Espagne*, au moment des élections : « À vrai dire, mon optimisme ne s'appuyait pas sur la raison ; je le puisais plutôt dans ma connaissance intuitive de l'âme populaire espagnole, et la suite des événements devait me prouver que je ne m'étais pas trompée » (Jouve, 1937 ; 12).

21. Il est remarquable que cette connaissance soit ici associée à l'« intuiti[on] ». À force de vivre en Espagne, Marguerite Jouve est devenue un peu comme son peuple, pouvant ainsi sonder jusqu'à son « âme », évoquée à plusieurs reprises. Dès le début de son introduction à *Vu, en Espagne*, après avoir indiqué son long séjour dans la péninsule Ibérique, elle argue avec vigueur :

Aussi lorsque, le 17-18 juillet, le soulèvement militaire alluma dans la péninsule l'incendie qui la dévore, je fus traitée non en journaliste, non en écrivain qui écrira un ouvrage sur les événements, mais en amie devant laquelle on n'a pratiquement pas de secret. Ces huit premiers mois de guerre, durant lesquels je me trouvais au cœur de la bataille, je les ai vécus de plain-pied avec le peuple espagnol (Jouve, 1937 ; 5).

22. Être « de plain-pied », cela peut signifier... être enraciné, et donc conjuguer à la fois la présence corporelle et spirituelle ; d'ailleurs, n'écrit-elle pas qu'elle fut « au cœur de la bataille » ?

23. Ici se joue la dimension que Jouve souhaite donner avant tout autre à son texte, celle de la vérité. Rien d'étonnant puisque cette thématique topique est l'essence du travail journalistique, son centre, son optique, et la revendication première du reporter. Que de vérités, avec ou sans majuscule, alléguées dans les articles journalistiques, que de vérités revendiquées, assénées dans les articles des reporters. On la relève alors sans surprise, mise en avant, dans les critiques qui sont consacrées à *Vu, en Espagne*. Nous avons déjà cité celle de Germaine Decaris ; l'extrait suivant provenant de la même personne est emblématique du corpus de la réception de cet ouvrage :

Le lecteur se trouve en face de la vérité sous toutes ses formes : les plus nobles comme les plus hideuses. Il prend sur le fait le haut clergé, les généraux félons. Il assiste au martyre d'un peuple qui se refuse à crier pitié, mais qui perd chaque jour, à chaque heure, un peu plus de son sang. Marguerite Jouve s'était

fait un nom enviable dans la jeune littérature française. Elle se classe désormais, avec une énergie et un talent peu communs, parmi les témoins à charge dont notre époque doit subir, tête baissée, les dépositions (Decaris, 13 février 1938).

24. Avec cette « vérité » de Jouve se manifeste une des questions les plus polémiques de la guerre d'Espagne, et ce notamment entre périodiques interposés. « Il prend sur le fait le haut clergé [...] », stipule Decaris. Après la victoire du *Frente popular*, les journalistes ont été particulièrement happés par la campagne de dénigrement et d'attaques menée par les journaux d'opposition, lesquels n'ont pas tari de colonnes sur les « atrocités » du *Frente popular* et autres incendies d'églises. Dans l'article « Réveil de l'Espagne », paru dans *La Flèche* du 23 mai, Jouve s'insurge : « Ah ! les troubles qui ont agité l'Espagne depuis les élections de février, en a-t-on assez parlé, les a-t-on assez exploités ! Pour des fins politiques que je n'ai pas à juger ici, on a fait un sort à chaque église brûlée, à chaque citoyen molesté » (Jouve, 23 mai 1936).
25. Les intellectuels de gauche et d'extrême gauche cherchent alors à expliquer la situation. En septembre, dans *La Flèche*, Jouve analyse :
- [...] le clergé espagnol ne ressemble à rien de ce que nous connaissons. Il ne faut d'abord pas oublier un fait historique : le clergé d'Espagne, conséquence sans doute de la reconquête, est belliqueux au premier chef. Et les fidèles ont toujours reçu de leurs pasteurs, en ration, à peu près égale les sermons et les coups de fusil. Ils ne représentent pas une force conservatrice mais une force réactionnaire au sens le plus agressif du mot (Jouve, 12 septembre 1936).
26. Dans son *Vu, en Espagne*, elle consacra plusieurs pages au cas du clergé espagnol, insistant avec vigueur sur son attitude « belliqueu[se] ».
27. Jouve livre donc « la vérité sous toutes ses formes [...] », selon les dires de Germaine Decaris. Dans le quotidien de la S.F.I.O. *Le Populaire*, Jean-Baptiste Séverac (Mathieu, 2021) écrit : « Les tableaux et les impressions que nous rapporte d'Espagne une romancière allée là-bas sans parti pris et seulement animée du désir de bien voir [...] » (Séverac, 08 décembre 1937). La soi-disant objectivité de Jouve est un argument bien présent. Arrêtons-nous sur le statut de celle-ci auquel il est corrélé : chez Séverac, une « romancière », chez Decaris, un témoin, dont on a précisé antérieurement dans la phrase qu'elle a eu une production littéraire. Rappelons-nous ce que Jouve spécifiait dans l'introduction à son ouvrage, dans l'extrait cité il y a quelques minutes : « [...] je fus traitée non en journaliste, non en écri-

vain qui écrira un ouvrage sur les événements, mais en amie devant laquelle on n'a pratiquement pas de secret ».

28. Fi de la journaliste, de l'écrivain : elle est une « amie devant laquelle on n'a pratiquement pas de secret ». C'est le contact non-professionnel qui légitime le propos, et ici on comprend que l'on n'est pas dans un reportage publié dans un périodique, ni dans une anthologie, mais dans un *Vu*, en qui lorgne du côté du récit de voyage et qui devait correspondre au cahier des charges de Flammarion. Un contact non-professionnel avancé aussi implicitement chez le critique du *Populaire* – et signalons que ses confrères qui rendent compte de son ouvrage n'évoquent jamais *La Flèche de Paris*.
29. Une posture usitée par Jouve dont, Decaris, en revanche, s'éloigne, même si le témoin, ce n'est pas le journaliste. C'est, nous apprend l'intratextualité de notre corpus nourri de centaines de reportages (Mathieu, 2021), celui qui fait preuve d'émotion – ce qui n'exempte pas le journaliste d'en avoir et de les montrer. En exorde de son introduction, Jouve indique : « Ce livre n'est pas exactement une histoire de la guerre civile espagnole et de ses prémisses. Ce n'est pas non plus exactement un reportage. C'est un coup de filet donné dans mes souvenirs » (Jouve, 1937 ; 5). Pour dire plus loin qu'il est « un cri du cœur » (Jouve, 1937 ; 7).
30. Mais en fait, tout en réfutant la position du journaliste, tout en se revendiquant du « cœur », Jouve s'inscrit dans un système discursif du reportage engagé s'exprimant par l'irruption du vocable « cri ». En péroration de son introduction, elle revient sur toutes ces notions et sur le statut de son ouvrage :
- Par ce livre, – qui n'est tout à fait une histoire ni tout à fait un reportage –, je me présente à ce procès pour porter témoignage. Je ne parlerai que de ce que je sais, de ce que j'ai vu, en toute vérité ; mais si, dans l'exposé même de la vérité, vibre parfois le chaud accent de la plaidoirie, que le lecteur ne s'en offusque point. On ne demande pas à un témoin d'être indifférent : on lui demande seulement d'être sincère.
- Car l'amour, lui aussi, est un témoignage (Jouve, 1937 ; 8).
31. La journaliste se fait témoin, et c'est la raison pour laquelle, répétons-le, elle parle avec son « cœur », avec « amour ». Un témoin qui use pourtant des motifs discursifs du reportage, ceux du savoir (« sais ») et du regard (« vu ») et qui sert la « vérité ». Une alliance de la froideur journalistique et de la *chaleur* du témoignage. Et signalons que si Jouve lance un « cri du cœur », elle est aussi « au cœur de la bataille » : être reporter de guerre

n'oblitére pas nécessairement l'émotion ; côtoyer le danger, vivre l'événement peut conduire à son éclosion. Le cri de Jouve n'est pas si *désidéologisé* qu'elle s'évertue à le soutenir dans son ouvrage. D'ailleurs, elle y souligne :

Mais l'actualité de l'Espagne est trop brûlante pour qu'on puisse attacher sur les événements qui l'ensanglantent le froid regard de l'historien. Il appartient à chacun de ceux qui les ont vus de près d'en parler selon ses connaissances et sa conscience. Aux écrivains de l'avenir de faire la synthèse Jouve, 1937 ; 8).

32. La « connaissance » acquise grâce au regard permet la vérité, discours leitmotiv du genre journalistique du reportage. En somme, ce que nous dit Jouve, c'est que l'écriture analytique, romanesque lui est impossible. La maigre production fictionnelle sur la guerre d'Espagne des intellectuels de gauche en *situation* – que nous avons pu étudier ailleurs (Mathieu, 2002) – entérine son propos. Ledit propos est aussi un écho à ce que Jean-Richard Bloch proclamait dans son *Espagne, Espagne !* En 1936 : « L'heure est aux correspondants de guerre, non aux écrivains. L'heure est aux combattants, non aux historiens. L'heure est aux actes, et non à la méditation sur les actes » (Bloch, 1996 ; 26).

33. Marguerite Jouve aime l'Espagne, son peuple, ses paysages, dont elle offre des descriptions captivées. Nous n'avons traité que quelques-uns des aspects recélés par ses articles et son ouvrage, à la fois pour conduire une analyse dans le temps imparti et pour faire entendre à un public hispaniste des éléments en capacité de l'intéresser.

34. Ce que nous avons choisi d'étudier devant vous aujourd'hui permet aussi de donner une idée du discours et des thématiques à l'œuvre chez les reporters français antifascistes – mais que l'on retrouve aussi chez les commentateurs – pendant la guerre d'Espagne et de dévoiler comment s'est nourrie ma réflexion sur la posture du reporter pendant celle-ci. Notre intervention autorise, enfin, à jeter un pont entre les périodes, celle de la guerre, et la nôtre, de ce côté-ci des Pyrénées comme de l'autre côté. « [...] je crois que la vérité n'est jamais inutile » avance Marguerite Jouve dans son *Vu, en Espagne*. Elle poursuit :

Non, les premiers mois de la guerre civile ne furent pas une idylle et la vie humaine se cota un assez bas prix. Il ne pouvait pas en être autrement. Que ceux qui ont provoqué la lutte s'épargnent la fatigue de lancer des anathèmes. C'est témoigner d'un humour un peu lourd que d'accuser le partenaire de manquer de générosité parce que, à votre agression à main armée, il répondit en sortant son couteau.

A. MATHIEU, « Marguerite Jouve reportrice en Espagne de la victoire... »

Et la postérité saura, sans hésitation, à qui il convient de demander compte de tout le sang versé (Jouve, 1937 ; 208).

35. Nous aimerions être certains, nous, qui vivons dans cette « postérité », de pouvoir corroborer cette certitude de la journaliste Marguerite Jouve.

Bibliographie

BLOCH Jean-Richard, *Espagne, Espagne !*, Paris, Le Temps des Cerises, 1996, 244 p.

DECARIS Germaine, « Vu en Espagne », *L'Œuvre*, 13 février 1938, p. 2.

JOUVE Marguerite, « Le Front populaire en Espagne – Don Manuel est élu ! », *Vendredi*, 15 mai 1936, p. 3.

_____, « Réveil de l'Espagne », *La Flèche de Paris*, 23 mai 1936, p. 4.

_____, « La Marne espagnole », in *La Flèche de Paris*, 29 août 1936, p. 3.

_____, « À travers les campagnes espagnoles en armes – I – De Madrid jusqu'à Cordoue », *La Flèche de Paris*, 12 septembre 1936, p. 2.

_____, *Vu, en Espagne. Février 1936-février 1937*, Paris, Flammarion, 1937, 211 p.

_____, « Madrid-Moscou », *Russie d'aujourd'hui*, février 1938, p. 4.

MATHIEU Anne, « Le difficile roman de la guerre d'Espagne (sur Paul Nothomb) », *Roman 20-50*, n° 33, juin 2002, p. 153-163.

MATHIEU Anne, *Nous n'oublierons pas les poings levés – Reporters, éditorialistes et commentateurs antifascistes pendant la guerre d'Espagne*, Paris, Syllepse, 2021.

SEVERAC Jean-Baptiste, « Marguerite Jouve : Vu en Espagne (Flammarion) », *Le Populaire*, 8 décembre 1937, p. 5.